

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### D'un nouvel écrit de P. Leroux.

M. Pierre Leroux n'est pas un penseur du commun. Le socialisme n'en compte pas beaucoup de cette force. Il a du savoir et de la littérature. Dans le camp de la libre-pensée, nul n'a remué plus d'idées que lui, nul n'entend mieux les questions et ne les pose plus nettement. Il a été pour les philosophes bourgeois, en général, et en particulier pour M. Cousin, un rude adversaire. Ce qu'il y a de plus remarquable dans son œuvre, c'est sa sagacité, dont la prévision est de résoudre par des compromis toutes les difficultés de la religion et de la politique, il l'a montré avec habileté et vigueur. Sa critique est vraie; elle aboutit comme la nôtre, et, à peu de chose près, pour les mêmes raisons, à cette alternative: catholicisme ou socialisme.

Tant qu'il discute contre les hommes d'état du juste-milieu et les métaphysiciens de l'électisme, son érudition est saine, et sa logique rarement en défaut. Mais aussitôt qu'il veut, à travers un dithéisme, c'est tout au plus s'il réussit à tirer de sa science et de sa dialectique de quoi donner un tour sérieux à de puériles chicanes. Ce n'est pas qu'elles ne soient assez sérieuses pour le séduire lui-même et pour satisfaire les esprits qui aiment à chercher la vérité du côté de l'erreur. Le préjugé, l'habitude et la passion aidant, le sophisme n'a presque plus rien à faire; le plus grossier suffit à mettre la conscience à l'aïse, à lui faire jouer à ses propres yeux, sans qu'il le sache, le rôle de la comédie de la conviction et de la bonne foi. Cette maladie n'est pas aisée à guérir. Les fausses doctrines sont comme les faux amis; pour qu'elles se détachent de l'esprit et l'abandonnent au sentiment de sa misère et de sa faiblesse, il faut que l'adversité les éprouve. S'il y a une ressource contre les illusions de l'orgueil, c'est ici la seule. Sous ce rapport, les temps où nous vivons sont merveilleusement propres à humilier et à corriger les ambitions de la pensée humaine. Une première fois, en 1848, la providence a pris tous les inventeurs, tous les spéculateurs, tous les praticiens et tous les utopistes, et leur a dit: Voyons, expliquez-vous ensemble, et apprenez à la France et au monde ce que vous savez pour le bonheur des hommes. Chacun a parlé librement. Dans la première tribune du pays, nous avons entendu les chefs de toutes les écoles; nous avons vu le fond de leur sac. Interrogez-les les uns sur les autres, chacun juge ses rivaux comme l'opinion les juge tous: néant et vanité. Il n'est pas impossible qu'une seconde question ne leur soit prochainement adressée, car qui oserait répondre que l'anarchie intellectuelle ne fera pas dans la vie sociale quelque soudaine et universelle explosion? Alors, c'est son propre compte que chaque conscience aura à régler. La providence dira alors: Malheureux, que sais-tu? quelle est ta certitude, ta foi, ton pouvoir? cherche ton arche ou ton tour: on va te demander ton âme.

On nous nous trompons fort, on, dans cette solennelle épreuve, M. Pierre Leroux verra ses systèmes s'évanouir en fumée, et pensera de son exégèse socialiste ce que nous en pensons aujourd'hui nous-mêmes. Il vient de la résumer et de la présenter sous une nouvelle forme, dans un dialogue placé, en manière d'introduction, en tête d'une édition illustrée des fables de P. Laëmbaudie. Ce fabuliste n'est pas un versificateur sans mérite; à travers force galimatias humanitaire, on rencontre parfois de bons sentiments et des vers heureux. Il s'y trouve même des naïvetés qui ressemblent à d'assez mordantes épigrammes contre l'utopie démocratique et sociale. La quatrième fable, *La Poêle et les Cailloux*, se termine par cette morale:

De ce récit ne riez pas, lecteur; Notre pauvre planète, en pareils faits abonde. Souvent bien des penseurs, aussi sages que vous, Ont eu dans leur cerveau faire germer un monde, Et n'ont eué que des cailloux.

Nous laissons à les fables pour ne nous occuper que de l'introduction, riche couvée de cailloux, s'il en fut jamais. Il en est un que depuis bien longtemps déjà couve M. Pierre Leroux, avec une prédilection et une constance que rien ne décourage. D'après lui, si l'évangile n'est une œuvre originale, ni la révélation qu'il renferme n'est distincte, au fond, des autres révélations que la nature a faites à l'humanité. Sur ce point, il ne se contente pas de dire, comme beaucoup de libres penseurs de notre connaissance, que la doctrine chrétienne est un résumé du platonisme; il remonte plus haut, du moins, à ce qu'il pense, et il s'imagine en avoir découvert la source dans la théologie brahmanique. Il est de l'opinion des exégètes, qui, sans alléguer aucune preuve digne de discussion, font sortir Jésus-Christ de la secte des esséniens. A cette conjecture à peu près gratuite, il en ajoute une autre qui vient de lui, c'est que les esséniens ont en commerce avec les sages de l'Inde, et que l'Hitoupadésa, d'où l'évangile lui paraît tiré presque mot pour mot, leur était connu.

Qu'est-ce que l'Hitoupadésa? C'est un livre d'apologues indiens rédigés en corps de doctrine, et dont il s'est répandu en Occident, de temps immémorial, des imitations plus ou

moins libres, plus ou moins défigurées, sous le nom de fables de Pilpai. Aux yeux de notre philosophe, les fabulistes primitifs sont des mythes. Suivant lui, ni Pilpai, ni Lokman, ni Esope n'ont existé. "Il y a eu primordialement de grands prêtres religieux qui ont fait parler la nature en apologues" aphoristiques, puis sont venus les fabulistes proprement dits, traduisant "en fictions secondaires, en petites narrations, en petits drames," la leçon de sagesse inscrite aux anciens par la nature.

Il existe deux traductions anglaises de l'Hitoupadésa, l'une de William Jones, l'autre de Wilkins. M. Pierre Leroux n'est pas d'accord avec ces deux savants sur l'identité de l'auteur. C'est un démêlé dans lequel nous n'entrerons pas. Ce qui nous importe uniquement, c'est la thèse principale de M. Pierre Leroux, et nous allons l'examiner.

Netons d'abord une différence essentielle entre la nouvelle école historique allemande et M. Pierre Leroux. A son interlocuteur, qui est de l'opinion de Däpnis et de Strauss, il répond que nier l'existence de Jésus, c'est renverser toute la certitude humaine.

"Il y a de l'existence de Jésus des monuments qui s'appellent Pierre, Paul, Jean et une foule d'autres; il vous faudrait révoquer en doute tous ces monuments. Si Jésus n'a pas existé, tout ce que saint Paul a écrit est apocryphe; car toute la doctrine de saint Paul est fondée sur l'existence de Jésus."

Et plus bas: "La négation de l'existence de Jésus est la plus ridicule des absurdités. Le christianisme serait un effet sans cause! Songez donc que, suivant les Actes, les juifs convertis à Antioche par saint Paul prenaient le nom de chrétiens, moins de dix ans après la passion de Jésus; que, suivant ces mêmes actes, il n'y avait pas cinq ans que Jésus avait été condamné, quand saint Paul le professait dans la synagogue, en annonçant que les prédictions de l'Écriture étaient accomplies."

M. Pierre Leroux termine sa démonstration en disant qu'il faut croire à l'existence de Jésus ou nier toute l'histoire, "car il n'y a aucune tradition aussi concordante sur tous les points essentiels que celle qui se rapporte à cette existence." On ne saurait mieux dire, et si M. Pierre Leroux était aussi judicieux et aussi sensé en philosophie qu'en histoire, il n'y a pas apparence que nous eussions à le réfuter.

Ce que le bon sens dit en histoire, il le dit aussi en matière de religion et de philosophie. Si, pour nous servir de l'expression parfaitement juste de M. Pierre Leroux, les disciples de Notre-Seigneur sont les monuments historiques de son existence, ne les faut-il pas regarder aussi comme les témoins de sa vie et les dépositaires de sa doctrine? Que pouvez-vous affirmer ou nier là-dessus en dehors de ce qu'ils nous ont transmis? Vous le faites cependant. Jésus, selon vous, était un essénien; il avait reçu dans cette secte l'initiation de l'antique théologie de l'Inde. Ce serait déjà une objection insoluble contre vous, que le silence absolu à cet égard du Nouveau Testament tout entier. Mais prenez garde: ses historiens authentiques vous disent qu'il n'avait étudié nulle part; que depuis le retour d'Égypte, c'est-à-dire, dès sa plus tendre enfance, il n'avait point quitté son village jusqu'à l'âge de trente ans; que ses compatriotes, stupéfaits de ses prédictions, l'appelaient *faber, fabri filius*, et s'écriaient: *Unde hic literas scit, cum non didicerit*. A côté de faits aussi catégoriques et aussi explicites, peut-on alléguer avec quelque ombre de vraisemblance que Jésus avait étudié la théologie brahmanique sous la discipline essénienne? Cette histoire ne vaut pas mieux que celle de Dupuis et de Strauss.

Autre imagination de M. Pierre Leroux. Les disciples de Jésus n'ont point entendu Jésus, et ce n'est point la faute du maître, car il a parlé très clairement. On aurait donc grand tort de l'accuser de plagiât ou d'imposture. Il n'a pas tenu à lui qu'il ne fût pris pour ce qu'il était, pour le prophète du dieu Amen, déjà annoncé par Isaïe, en opposition à Ioa, le dieu de l'Ancien-Testament, lequel dieu Amen n'est autre que l'Am des panthéistes indiens. Si les apôtres avaient bien compris la valeur de cet Amen tant de fois répété par Notre-Seigneur: Amen, amen dico vobis, il y avait là tout ce qu'il fallait pour les mettre sur les traces de l'Inde et pour leur faire retrouver l'Hitoupadésa, c'est-à-dire la source où Jésus avait puisé ses huit béatitudes, et le *Pater noster*, et — la métémpychose.

Tout le bon sens nous dit encore une chose que M. Pierre Leroux ferait bien d'écouter. Pour Dieu et pour les hommes, la vérité est une affaire de la dernière conséquence. La nature de Dieu et la nature de l'homme, leurs rapports, la destinée humaine, la loi de la vie, voilà certes des questions capitales et sur lesquelles on ne peut errer sans être exposé aux plus graves inconvénients. De la part de Dieu, comme de la part des hommes, il y a donc ici de grandes précautions à prendre, des conditions nécessaires à remplir. L'homme sensé dit: Ma raison a des bornes; elle est faillible; la première vérité qu'elle me révèle, c'est qu'il me faut être en garde contre elle, et que, pour savoir avec certitude ce qui importe à l'accomplissement de ma destinée, je ne m'en

dois fier qu'à l'enseignement et à la parole de Dieu même. Et Dieu dit de son côté: "Voici mon fils bien aimé... écoutez-le." L'Église, telle que Jésus-Christ l'a instituée, est cette grande précaution, cette condition nécessaire en dehors de laquelle serait entièrement frustrée l'idée la plus raisonnable que l'homme puisse avoir de ses besoins essentiels et de l'infinie bonté de Celui qui y pourvoit.

Tout cela cependant serait faux. Jésus-Christ serait le fils de Dieu de la même façon que tous les hommes en général, et M. Pierre Leroux en particulier. Seulement, il aurait eu le privilège d'une inspiration plus haute, après avoir été toutefois l'élève des inspirés antérieurs; et les disciples ne l'auraient pas compris, et ce serait M. Pierre Leroux qui viendrait, deux mille ans après la mort de Jésus, accuser d'insouciance et d'erreurs ses apôtres et son Église, et nous expliquer au vrai sa doctrine! Admettons pour un instant cette absurde et qu'in vraisemblable hypothèse: Supposons que M. Pierre Leroux ait raison. S'il avait raison il serait impossible à un homme de bon sens de le croire, car cet homme ne manquerait pas de se dire: Que veut ce discoureur? Me prouver d'abord que ceux qui craignent le plus de se tromper, et qui prennent par ce motif l'Église pour guide, ne voyant rien sur la terre où soit réalisée, avec une plus parfaite rigueur, l'idéal des précautions et des conditions qu'exige la connaissance certaine de la vérité, se trompent cependant; me jurer ensuite que le moyen pour eux de ne se point tromper, c'est de se moquer de toute précaution et de toute condition, en écoutant sur les questions capitales que vous savez les révélations d'un particulier en qui rien de surhumain n'a jusqu'à cette heure apparu. Cette simple réflexion, si M. Pierre Leroux la daignait faire, suffirait amplement, ce nous semble, pour tarir tout d'un coup toutes les sources de la foi qu'il a en lui-même. Et s'il voulait examiner à cette lumière les futilités plus ou moins ingénieuses, plus ou moins érudites auxquelles son esprit s'élève, il verrait facilement qu'il n'y a pas là de quoi empêcher une seconde d'obéir à la voix qui crie aux enfants des hommes: Soyez chrétiens.

Entrons dans le détail de ses plus séduisantes illusions.

M. Pierre Leroux ne croit pas à une révélation extérieure et positive. Il pense que la nature enseigne la vérité à l'homme sous le voile du symbole et de l'allégorie, pendant que, de son côté, l'esprit lui suit dans l'abstraction métaphysique. Ce sont là les deux aspects de la vie dans la conscience humaine: l'idée pure et le symbole. Est-ce le symbole qui révèle l'idée? Est-ce l'idée qui interroge et interroge le symbole? Ni M. Pierre Leroux, ni aucun de ceux qui, sous les termes de subjectif et d'objectif, expriment la même pensée, n'ont rien dit là-dessus de net et de précis. Cette difficulté n'est pas mince, pourtant. Il y a là dans les explications des panthéistes un vice auquel il ne leur est pas aisé d'échapper. Mais nous ne voulons pas attaquer ici dans son fond une doctrine tant de fois et sous tant de formes réfutée.

Voilà, dirons-nous seulement, une plaisante façon de concevoir l'éducation de l'homme. Les faits ne nous paraissent guère se prêter à ce développement philosophique. Si les choses se passaient de la sorte, l'expérience nous le dirait apparemment. La plupart des hommes le reconnaîtraient facilement et vite, ou du moins s'en laisseraient aisément persuader. Loin de là; cette vérité des vérités, sur laquelle il devrait y avoir un accord universel, est le patrimoine de quelques songes-creux qui ne s'entendent ni entre eux ni avec eux-mêmes, pas plus sur les tenants que sur les aboutissants, pas plus sur les limites que sur la latitude et la longitude de ce monde imaginaire toujours découvert et toujours à découvrir.

Ce rêve de l'incrédule et de la mauvaise volonté humaine, qu'on le compare à la pure lumière dont le catholicisme inonde les consciences attentives; l'homme a besoin d'un enseignement divin; cet enseignement a été donné par Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même; cet enseignement est dans l'Évangile, que l'Église, assistée de l'Esprit-Saint, garde et interprète souverainement.

L'Église n'y entend rien, dit M. Pierre Leroux; ses interprétations sont des contre-sens. L'Évangile, moi, je le comprends. Celui dont il a si imparfaitement résumé la doctrine était socialiste et panthéiste comme moi. La chose est évidente. L'Évangile est une contrefaçon manifeste de l'Hitoupadésa, où se trouvent, tels que je les professe, le panthéisme et le socialisme humanitaire.

Y aurait-il entre l'Évangile et l'Hitoupadésa une parenté aussi étroite qu'on la suppose, resterait à éclaircir une foule de questions préliminaires. Indiquons-en une seule. Pouvez-vous fixer la date de l'Hitoupadésa et en démontrer l'antériorité? Vous ne le pouvez pas. La chronologie de l'Inde plus encore que celle de l'Égypte est une énigme à peu près indechiffirable. S'appuyer sur une considération de ce genre, en faire, comme M. Pierre Leroux, l'argument principal d'une conjecture non moins hasardée en elle-même que grave

dans ses conséquences, c'est proprement résoudre *obscurum per obscurius*. On accorderait donc un philosophe la ressemblance alléguée par lui, qu'il n'aurait à répondre rien de solide ni de concluant à ceux qui lui diraient: De l'Évangile et de l'Hitoupadésa, qui est l'antécédent, qui est le conséquent? D'où savez-vous que s'il y a ici une imitation, ce n'est point à l'auteur de l'Hitoupadésa qu'il faut imputer? Mais nous ne voulons pas égarer sa thèse par la question préalable; nous ne demandons pas mieux, au contraire, que de la discuter, ce que nous ferons dans un prochain article.

ROUX-LAVERGNE.

### Le Christianisme en Angleterre au 7e siècle.

Des écrivains célèbres de nos jours ont beaucoup vanté l'Église, surtout comme ayant ouvert aux esclaves et aux pauvres, à l'aide de la science et du talent, un accès aux privilèges des classes libres et opulentes; mais tel n'est point le but le plus élevé de la religion chrétienne, dont l'œuvre par excellence est d'agir sur les âmes, de les changer, de les élever au-dessus des tentations que donnent la grandeur et les richesses. Le signe infailible de sa puissance, le triomphe de la foi au sein d'un peuple n'est nullement d'y voir les pauvres et les humbles chercher dans l'Église et y trouver les moyens de monter au premier rang et de se donner les satisfactions matérielles que procure la fortune; c'est de leur apprendre à s'en passer; c'est de voir les hommes qui possèdent tout ce que la terre peut offrir, mépriser ces biens, renoncer aux jouissances des sens, aux dignités, au sceptre même, et faire ainsi à Dieu le complet sacrifice d'eux-mêmes, dans l'attente de ses promesses. Voilà le spectacle vraiment admirable qu'offrit la Grande-Bretagne au septième et au huitième siècle; et parmi les circonstances qui contribuèrent à ce résultat, aucune n'est plus digne d'attention que la supériorité morale des missionnaires et des évêques qui convertirent le peuple de cette contrée. Quelques-uns furent des hommes aussi éminents dans la science que dans la piété et les pontifices romains s'honorèrent en les choisissant. Le prêtre illustre qui donna aux idées l'impulsion la plus forte et la plus salutaire, dans la Bretagne anglo-saxonne, fut l'archevêque Théodore. Il fut puissamment secondé dans ses efforts pour la civilisation et pour l'instruction du peuple confié à ses soins par l'abbé Adrien, qui l'avait accompagné chez les Anglo-Saxons. Bède nous les représente comme également versés l'un et l'autre dans les lettres sacrées et profanes. "Il s'échappa de leurs lèvres, dit-il, comme des fleuves de science dont les arrosaient l'esprit de leurs auditeurs; et Malmesbury leur rend le même témoignage. Théodore et Adrien apportèrent avec eux en Angleterre un grand nombre de livres grecs et latins, ils stimulèrent le zèle des rois pour en acquérir d'autres, et fondèrent dans les monastères de nombreuses écoles.

Cette heureuse impulsion donnée à la piété des peuples comme à leur intelligence, fut puissamment secondée par l'institut monastique, dans lequel on a vu avec raison le plus merveilleux instrument des conquêtes du christianisme. Établi d'abord en Orient, il s'était répandu dans l'Asie-Mineure, dans l'Italie, et de là dans la Gaule, où saint Martin bâtit, près de Tours, le célèbre monastère de Marmoutiers, qui, avec ceux de Saint-Victor et de Lérins, fondés dans le siècle suivant sur les bords de la Méditerranée, servit de modèle à la plupart des abbayes de l'Europe occidentale. La colonisation religieuse reçut, au sixième siècle, une organisation nouvelle et une grande force expansive par l'adoption de la discipline de saint Benoît, auteur d'une révolution véritable dans l'institut monastique. La règle qu'il donna aux établissements religieux était en harmonie avec le génie et le besoin des peuples de l'Occident. Les monastères, d'après elle, devaient être construits de telle sorte que tous les métiers pussent être exercés dans l'intérieur. Le moine bénédictin était tour-à-tour un religieux, un laboureur, un artisan, un lettré; il passait de l'église à l'atelier, et de la culture des champs à l'étude des lettres et des sciences. La règle bénédictine fut rapidement adoptée dans une multitude de maisons monastiques, qui donnaient ainsi de grands centres agricoles, industriels et littéraires, et auxquels l'Europe dut en grande partie le défrichement de ses forêts et la culture de son sol.

Ces résultats ne furent nulle part plus remarquables que dans la Bretagne anglo-saxonne, au septième et au huitième siècle. Des écoles célèbres y furent ouvertes sous la direction des hommes éclairés et pieux qui occupèrent alors le premier rang dans l'épiscopat ou dans les sciences. Celle de Kent ou de Cantorbéry acquit rapidement un grand renom. Le primate Théodore y enseigna lui-même les lettres anciennes, la grammaire, la poésie et les mathématiques. Une école rivale fut fondée à York par l'archevêque Egbert et enrichie d'une bibliothèque très-considérable pour l'époque. Le successeur de

ce grand prélat, l'archevêque Albert, y enseignait l'hébreu, le latin et le grec. On y professait toutes les sciences et tous les arts connus alors, et dont le savant Adhelm nous a donné la nomenclature dans un de ses poèmes. Les monastères de Malmesbury, de Lindisfarne, de Melrose, de Witby et une multitude d'autres devinrent autant d'écoles où les Anglo-Saxons se livrèrent au travail avec un ardeur incomparable. "Et les études y fleurirent, a dit de nos jours un éminent historien, au point que l'île de Bretagne devint, au huitième siècle, un centre littéraire aussi important que l'Italie même." Bède nous apprend que beaucoup de ceux qui sortaient de ces écoles, très-fréquentées de son temps, parlaient le grec et le latin comme leur propre langue. Les manuscrits étaient rares, et il fallut y suppléer par la mémoire, dont les efforts étaient vraiment prodigieux. C'est en latin que furent composés la plupart des poèmes de cette époque; les laïques mêmes en firent leur étude et leur lecture habituelle, et, du temps de Malmesbury, au douzième siècle, le recueil de chants latins d'Adhelm, évêque de Sherburn, qui mourut en 709, était encore dans les souvenirs populaires.

Cette ardeur des Anglo-Saxons pour les lettres et les sciences était partagée par les femmes; plusieurs d'entre elles se consacraient en latin; nous avons encore des fragments de leurs lettres; c'est pour elles que le célèbre Adhelm écrivit son poème latin de *Laude virginitalis*; et il nous a conservé les noms de quelques unes de celles à qui il l'adressa. Nous voyons enfin, dans la correspondance de Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, que l'abbesse Eadburge, son élève, lui envoyait souvent des livres latins écrits par elle ou par ses amies pour les Germains nouvellement convertis au christianisme. Une autre femme, nommée Leobgêta, en adressant à Boniface des vers latins de sa composition et qui nous ont été conservés, lui écrit qu'elle a été initiée à l'art des vers par Eadburge; toute cette correspondance, dit un savant critique, n'est pas moins remarquable par l'élevation des pensées que par la délicatesse des sentiments.

Les lettres et les sciences n'étaient pas alors l'objet d'un culte intéressé, on les cultivait pour elles-mêmes; elles offraient un puissant auxiliaire à la religion pour adoucir les âmes, et elles ouvraient à des cœurs simples et primitifs autant de sources de pures et nouvelles jouissances. Les rois saxons comprirent tout le secours qu'ils en pourraient tirer dans un but civilisateur et ils se montrèrent eux-mêmes sensibles à leurs charmes. Le roi Sigebert ouvrit dans l'Est-Anglie une école fameuse, le roi Oswald instruisait lui-même ses officiers, le northumbre Alfred attirait dans sa cour et récompensait les savants étrangers; Ceolwulf, roi de Northumbrie, professait une grande admiration pour Bède et l'engageait à écrire son *Histoire ecclésiastique*; Ina, Offa et beaucoup de princes leurs contemporains ou leurs successeurs rivalisèrent avec les évêques en efforts et en soins pour répandre, avec le goût des lettres et des sciences, les moyens de la satisfaction. C'est ainsi que la Bretagne anglo-saxonne se couvrit, dans le septième et le huitième siècle, de monastères célèbres où les hommes et les femmes menaient la plupart en grand nombre une vie édifiante et paisible à l'abri des orages du siècle. Ils y acquièrent, selon l'esprit de la règle de saint Benoît, aux travaux des champs, aux métiers utiles et à l'enseignement de la jeunesse, ainsi qu'à l'étude des lettres et des sciences, cultivant la musique, composant des livres ou multipliant leurs copies et mettant en œuvre tout ce que les procédés encore simples et grossiers des arts pouvaient fournir pour rendre les manuscrits, dépôts précieux des connaissances sacrées et profanes, plus dignes de l'attention et de la recherche des hommes. Leurs fréquents rapports avec Rome furent utiles à leurs progrès naissants dans les arts de la musique, de la peinture et de l'architecture, et de cette époque date parmi eux l'emploi du verre et de la pierre dans la construction des édifices. L'usage en fut interdit par le fondateur du monastère de Weremouth, l'abbé Benoît, qui ramena de Rome avec lui des ouvriers habiles à travailler le verre, et des architectes; il en rapporta aussi de nombreux manuscrits et mit un zèle ardent et pieux à implanter dans la Bretagne les arts de l'Italie; c'est de Rome que les Anglo-Saxons tirèrent ainsi la plupart de leurs connaissances. La ville éternelle leur apparut comme le foyer sacré de la religion, de l'art, de la littérature et de la science; ils s'inspiraient d'elle, ils tournaient toutes leurs pensées vers l'antique métropole du monde chrétien, ils aspiraient avec ardeur à la contempler de leurs yeux, à y vivre et à laisser leurs dépouilles dans un sol consacré par le sang des martyrs et par les bénédictions du père commun des fidèles.

Tout concourut donc, à cette époque, à développer chez les Anglo-Saxons des germes féconds dans la foi, dans les lettres et dans la science, et parmi les hommes qui ont contribué à l'illustrer par des écrits qui nous sont parvenus, trois surtout exercèrent une grande

influence sur leurs contemporains, ce furent Adhelm, évêque de Sherburn; Bède le vénéralle, moine de Wearmouth; et Alcuin, l'ami de Charlemagne.

ÉCHOLE DE BONNECHOSE.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI 9 DECEMBRE 1851.

PREMIERE PAGE:—D'un nouvel écrit de P. Letoux.—Le Christianisme en Angleterre au 7e siècle.

NOUVELLES D'EUROPE.

DERNIER ARRIVAGE.

Le steamer Humboldt est arrivé le 5 à New-York, venant du hâvre d'où il était parti le 20 novembre, après 15 jours de mer. Il a eu à lutter contre une forte houle et des vents tempestueux durant presque tout le trajet. Il avait à bord, outre un nombre de passagers considérable, les réfugiés hongrois ainsi que le gouverneur Kossuth, leur chef, avec sa suite, et la fameuse Lola Montès.

Le L. P. Mathew était arrivé à Liverpool le 20 novembre, sur le steamer Pacific. Le roi de Hanovre est mort le lundi 18 novembre à l'âge de 81 ans.

FRANCE.

Les nouvelles de France, dit le rapport télégraphique, sont d'un vif intérêt. Le débat le plus violent qui ait jamais eu lieu, même en référant aux annales parlementaires, s'est produit dans l'Assemblée Législative sur la proposition d'une loi pour instituer un gendarmerie pour la protection de l'Assemblée. Ce projet, s'il était exécuté, aurait pour effet la guerre civile en tant que le pouvoir législatif se fût trouvé en armes contre l'exécutif. Le recours à la troupe régulière d'une collision dont personne n'eût pu prévoir l'issue, en aurait été le résultat. La proposition cependant a été rejetée par une majorité de 108 voix, et ainsi Louis Napoléon et son ministère sont sortis triomphants de cette lutte. L'esprit d'hostilité et la rage des divers factions de l'Assemblée n'ont plus de bornes, et il est difficile de dire quelle sera la seconde phase du conflit qui s'est engagé.

Le maréchal Soult était dangereusement malade et sa mort était imminente.

PRUSSE.

Un emprunt de 21 millions de thalers doit être prochainement négocié pour la construction du Chemin de Fer Est de Prusse. Les Rothschild doivent se charger de cette entreprise.

Les journaux d'Angleterre sont remplis de nouvelles sur la richesse extraordinaire des mines d'Australie, auxquelles la Californie n'offre rien de comparable.

Canada.

Samedi dernier, à quelques minutes de midi, le Sheriff, M. Boston, procéda sur la place du Marché à Foin, à remplir la dernière formalité de l'élection de la Cité en proclamant les noms des deux candidats qu'elle avait élus, MM. Young et Badgley. Préalablement, M. G. Cartier, avocat, produisit au nom de deux électeurs, MM. Beaudry et Marchand, une protestation contre l'admissibilité de M. J. L. Papineau comme candidat, fondée sur ce que, le jour de la nomination des candidats, il n'avait pas présenté personnellement ses preuves de qualification, sur la demande qui en fut faite alors; après quoi, le Sheriff annonça que l'hon. John Young et William Badgley réunissant la majorité des suffrages, étaient d'office élus membres du Parlement pour la cité de Montréal.

M. Young, appelé à prendre la parole, prononça un discours auquel il fut beaucoup applaudi. Il remercia les électeurs, et leur rappela que les matières du commerce libre, des chemins de fer, des canaux, et d'une communication directe avec la Grande-Bretagne, par une ligne de steamers, obtenaient son approbation et son appui. Après une allusion à la manière dont ses opinions et sa conduite avaient été dénaturées durant l'élection et les jours qui la précéderent, il félicita la ville sur l'attitude et les procédés paisibles des divers partis qui s'y étaient disputés la victoire, et sur les garanties que cette dernière élection paraissait offrir pour les élections futures. Il termina par assurer qu'il s'efforcerait d'être constamment fidèle et dévoué aux intérêts publics.

M. Badgley, appelé à son tour, parla aussi du caractère paisible qu'avait présentée la lutte électorale; il se dit l'adversaire du commerce libre en qualité de protecteur des produits de nos artisans et agriculteurs. "Je favoriserai, dit-il, tous chemins de fer que je croirai devoir tourner au bénéfice de la province, ainsi que l'octroi de droits égaux à toutes les classes de la population, sans distinctions de rang, de croyance ou d'origine." Il fit ensuite l'éloge de la conduite tenue par l'officier-rapporteur et ses députés, des procédés loyaux du maire et du conseil de ville relativement à l'élection, et finit par protester de son dévouement à ses devoirs publics ainsi qu'aux intérêts de la cité.

M. Cartier étant alors introduit par M. Young pour s'adresser de sa part aux électeurs, fit ressortir la circonstance particulière à laquelle M. Badgley devait son élection; il le représenta comme le renard anglais, venu à la dernière heure et triomphant, malgré cela, par l'imprévoyance des niais, désignant par ce terme les ronges à qui leur alliance avec les torques a valu cette déconfiture.

Le sheriff soumit alors l'état du poll dont le relevé authentique donne les chiffres suivants de la votation en faveur des cinq candidats:—

Table with 2 columns: Name and Votes. Includes John Young (1362), W. Badgley (1292), L. J. Papineau (1198), M. A. Larocque (945), M. P. Devins (923).

Ces chiffres prouvent, ainsi que nous l'avons annoncé, une majorité de 104 voix obtenue par M. Badgley sur son compétiteur M. Papineau.

Les polls d'élection sont ouverts au comté de Terrebonne et se prolongeront jusqu'à demain soir. Une cabale très active qu'on assure être mise en œuvre par M. D. B. Papineau et des souteneurs qui le favorisent, semble attacher un nouvel intérêt au résultat de cette élection. Il s'agit en effet de savoir si la démocratie indépendante, moins malheureuse à Terrebonne qu'elle l'est ailleurs, peut l'emporter sur l'honorable A. N. Morin.

COMTE DE MONTREAL.—M. le docteur Valois est le candidat élu pour ce comté.

La traduction qui suit de l'adresse de l'honorable John Rolph aux électeurs du comté de Norfolk, fera connaître les vues de cet homme public en fait d'administration et sur quels principes il entend marcher.

Aux Libres et Indépendants Electeurs du Comté de Norfolk.

Messieurs.—J'accepte avec plaisir de votre part la haute incitation de servir notre commune patrie dans le parlement provincial; et je vous remercie de la manière généreuse dont cette incitation m'a été faite. L'importance du mandat dont vous me chargez avec tant de confiance, la noble position que le "vieux et glorieux Norfolk" a si longtemps maintenue, et les hautes et honorables espérances de ses électeurs éclairés, ne peuvent manquer de m'inspirer de la défiance de moi-même et de l'ambition de m'engageant à votre service dans cette conjoncture des affaires.

Deux fois, dans des temps que je ne pourrais jamais oublier, MIDDLESEX m'invita, dans des termes qui emblaient alors toute l'étenue de la province, à servir le HAVR-CANADA. C'est avec bonheur que je regagnai aujourd'hui pour la seconde fois une semblable commission de vous, électeurs vétérans de Norfolk! Mais elle embrasse une sphère plus étendue; car elle comprend tout le Canada, le Canada-Ouest, le HAVR ET LE BAS-CANADA, les Justes Intérêts et les espérances de tous les deux, auxquels je me dévouerai d'une manière également consciencieuse.

Vous ne me demandez point de garanties; mais soyez assurés que cette confiance, justifiée à vos yeux par nos relations passées, ne fera que m'inspirer plus de sollicitude pour la conserver et la mériter.

En même temps que je respecterais comme il convient les prérogatives de la commune, comme étant pour l'avantage du peuple, et que je maintiendrais constamment les relations les plus amicales avec la métropole, vous me trouverez toujours le même dans mes opinions, toujours aussi zélé partisan de toute mesure ayant pour objet de vous assurer une égalité de droits civils et religieux, la révision et la simplification du système actuel d'administration de la justice (de loi et d'équité) l'égalisation de la représentation, une administration juste, honnête et économique de vos affaires publiques, et la jouissance complète et intacte de votre libre constitutionnelle actuelle.

Les objets qui préoccupent le plus votre attention sont les questions religieuses, et surtout, à cause de leur importance, les réserves de la loi. Il y a, me dit-on, entre les idées de chaque réformiste de Norfolk une reproduction de mes vues, consignées dans les débats parlementaires d'autrefois, sur ces questions. Telle est encore ma vue, et vous paraissent les approuver aujourd'hui aussi chaleureusement que lorsqu'investi du caractère de représentant par vos maîtres, je les exprimais, comme j'espère les exprimer encore, en votre nom, dans votre chambre de parlement. Hest peut-être à propos de remarquer qu'une législation subéquente sur les réserves ecclésiastiques a entraîné la question de nouvelles difficultés auxquelles il faut incontinent faire face et dont il faut tenir compte pour arriver à une solution satisfaisante.

Quant aux octrois et aux autres seigneuries je préférais les maîtres avec empressement à tout plan qui pourra m'être fait à toutes dissensions religieuses, à ce sujet, pourvu qu'il soit également libéral, juste et d'accord avec les sentiments religieux et les intérêts de l'éducation des catholiques aussi bien que les protestants. Je n'ai individuellement aucun doute qu'il ne soit possible d'arranger d'une manière satisfaisante les détails pratiques d'un tel plan. Guidé par ces principes qui ont caractérisés nos anciennes relations politiques, je désire aborder la législation sur ce sujet dans le même esprit dont les protestants étaient satisfaits si les catholiques avaient sur eux une supériorité numérique et législative.

Telle est une esquisse des principales mesures qu'il sera de mon devoir autant que dans mes inclinations d'appuyer dans le parlement et de recommander à la considération favorable de la couronne. Mais c'est aux hustings qu'un gouvernement doit recevoir l'impression de son caractère; et des assurances officielles données ou des efforts faits individuellement ou collectivement dans la vie publique sont inutiles si le peuple, dans l'exercice de la franchise électorale, n'envoie à la chambre populaire de la législature des représentants sincères et dignes de confiance, qui aident fidèlement au triomphe de la politique désirée en la mettant en pratique d'une manière sage, prudente et constitutionnelle.

JOHN ROLPH.

"Simcoo, 19 novembre 1851."

LA CAUSE DE LA TEMPERANCE.—Nous tenons l'autorité certaine que le conseil de municipalité du comté de Montréal a rejeté près de trente requêtes en demande d'obtention de licences d'auberges, et qu'à la dernière assemblée trimestrielle de ce corps il a été résolu de ne déférer à de telles réquisitions que dans les cas spéciaux où une nécessité publique militerait à l'appui; détermination prudente et qui, d'une manière indirecte, atteint le mal à sa racine.

Une feuille anglaise de Québec raconte ainsi les détails d'un naufrage récent par suite duquel dix-sept personnes ont perdu la vie dans les eaux du St.-Laurent:

C'est pour nous un triste devoir que celui de relater un nouveau naufrage survenu dans le bas du fleuve et accompagné de la perte de dix-sept personnes. Le vaisseau Tyendinaga, capitaine Rudolph, appareilla à Québec le 8 novembre, pour Londres. Il remit ensuite à la voile au Fort-de-L'eau de Vie le 19, poussé par un vent frais de l'ouest. Le 22, à deux heures du matin, il fut emporté par une bourrasque sur le rivage de l'Isle au Caribou, côté nord du St.-Laurent, dans un brouillard de neige, et, chose triste à dire, dix-sept de ses gens périrent, douze ayant été enlevés de

dessus bord par la chute du grand mat, et les cinq autres tués ou balayés par le perroquet qui s'éleva également brisé. Le maître, le contre-maître, et le sous-contre-maître avec trois matelots de l'équipage opérèrent, leur salut en s'attachant aux manœuvres et en gardant cette position jusqu'à près de six heures du soir, luttant ainsi pendant dix-sept heures consécutives contre la tempête et inondés sans relâche par les flots. Ayant aperçu une flamme sur le rivage, et la marée étant devenue basse, ils sautèrent hors du vaisseau et trouvèrent terre; ils parvinrent au rivage où ils firent rencontre de deux sauvages qui les conduisirent à leur habitation et leur donnèrent tous les soins possibles.

Le 24, la goélette Ste.-Hélène, capitaine Bernier, arriva au secours des naufragés, les recueillit et les transporta sains et saufs au Cap St.-Ignace, d'où ils revinrent à Québec par la voie de terre. Le capitaine Rudolph rapporte que son vaisseau fut mis en pièces avant qu'il eût quitté le théâtre du naufrage. Les corps de huit d'entre les infortunés qui avaient péri ont été repêchés et enterrés sur le lieu même.

Le brick Lucania, capitaine H. Mahan, parti de Québec le 8 novembre, pour Waterford, était aux dernières dates, à Mont-Louis, où il avait fait escale.

La barque Sophia Baulé, attérée à la Rivière-du-Loup (anciennement de Québec) pour y subir des réparations, mais à souffertes par le contact de glaces, des avaries considérables pour qu'elle puisse remettre cet automne à la voile.

Le vaisseau Meriden est échoué en vue de Kamouraski.

Le morceau suivant est traduit du Dublin, University Magazine.

"NIVEAU DES LACS ÉRIÉ, ONTARIO, ETC.—Le lac Érié n'a que 60 ou 70 pieds de profondeur mais le fond du lac Ontario, qui est à un profondeur de 452 pieds, est 230 pieds au-dessous de l'océan et de la plus grande partie du golfe St. Laurent. Les fonds des lacs Huron, Michigan et Supérieur, quoique leurs surfaces soient plus élevées, sont tous de niveau avec le fond du lac Ontario. Maintenant comme la décharge à travers la rivière du St. Laurent, en descendant même la portion qui doit être enlevée par l'évaporation, ne paraît en aucune manière égaler la quantité des eaux des trois grands lacs d'en haut, on a conjecturé qu'une rivière souterraine coule du lac Huron dans le lac Ontario. Cette conjecture n'est pas trop improbable et peut se trouver appuyée du fait extraordinaire que l'on trouve du saumon et du hareng dans les lacs qui communiquent avec le St. Laurent, et non dans les autres; or, comme la chute de Niagara, sans doute, toujours existé, cela doit mettre les naturalistes en peine d'expliquer comment ces poissons se trouvent dans les lacs Supérieurs, à moins qu'il n'y ait un chemin souterrain. D'ailleurs, sans quelque communication souterraine, il serait impossible d'expliquer le flux et le reflux des lacs."

TENTATIVE DE MEURTRE.—Hier, dans la matinée, un jeune homme du nom de Hetherington, tenta l'assassinat d'assassiner son maître, M. Townsend, ouvrier de la rue Notre-Dame. M. Townsend, dont il était le commis, l'ayant interrogé au sujet d'une somme d'argent qui ne se retrouvait plus, le jeune homme soupçonna que son maître allait le dénoncer à la police. Agité par la crainte, il s'avança vers M. Townsend, et, au moment où celui-ci ouvrait la porte, il lui tira un coup de pistolet par derrière. Le coup atteignit M. Townsend au-dessous de l'épaule; heureusement, la balle ne fit qu'égrainer la peau. Le délinquant s'élança immédiatement en dehors de la maison, mais il fut arrêté dans sa fuite par M. McDonnell, avocat, et deux autres personnes qui dans le moment passaient près de la boutique de M. Townsend. L'assassin fut immédiatement mis en état d'arrestation.

NOMINATIONS.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Québec, 28 novembre, 1851. Il a plu à Son Excellence Le Gouverneur Général de nommer les messieurs suivants pour être Juges de Paix, savoir: Joseph Martineau, de St. Antoine de Tilly. William Suthven, du Village de la Rivière-Bois Clair.

Ignace Bilodeau, de Beaumont. Daniel Trachy, de Ste. Marguerite de Joliette, et William Mc Bain de Valcartier.

DANS LE DISTRICT DE ST. FRANÇOIS.

Carlton Ayer, de Hatley. Il a aussi plu à Son Excellence de nommer Narcisse Alexandre DuBerger, Ecuyer, Interprète des Cours Criminel au Trois-Rivières, en lieu de François Bureau, Ecuyer, décédé.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Québec, 21 novembre, 1851. Il a plu à Son Excellence le Gouverneur-Général faire les nominations suivantes, savoir: Joseph Edouard Thurotte, Ecuyer, C. R., pour être Président de la Cour des Quartiers des Sessions de la Paix dans et pour le District des Trois-Rivières, en vertu de l'Acte 13 & 14 Viet. ch. 35.

Edouard Short, Ecuyer, pour être Président des Sessions Générales de la Paix dans et pour le District de St. François, en vertu du dit Acte.

Messieurs Jean Uldorigne Hébert et Jean Xavier Vigneau, pour être Conseillers Municipaux pour le Township d'Aston et son Augmentation.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Québec, 21 Novembre, 1851. Il a plu à Son Excellence le Gouverneur-Général en Conseil de permettre au Président et Directeurs de la Banque de Québec, d'importer pour circulation, pendant douze mois de cette date, des monnaies de cuivre d'un denier et demi-denier, jusqu'à un montant n'excédant pas deux mille louis sterling, aux conditions prescrites par l'Acte 4 & 5 Viet. cap. 17.

Par Ordre.

A. N. MORIN, Secrétaire.

BUREAU DE L'ÉDUCATION,

Montréal, 20 novembre, 1851.

Il a plu à Son Excellence le gouverneur-général en conseil, en vertu de la première clause de l'Acte d'Éducation 12 Viet. chap. 50, de faire les créations et changements dans les municipalités suivantes, savoir:

1. De séparer le township de Barford de la municipalité scolaire de Barnston, comté de Stanstead, et d'en former une municipalité scolaire séparée, ayant pour limites celles du dit township.

2. D'ériger le reste de la municipalité scolaire de Barnston, aussi en une municipalité scolaire, qui comprendra le reste de ce qui constituait la ci-devant municipalité de Barnston.

3. De séparer la nouvelle paroisse de Saint-Alexandre des municipalités scolaires de Saint-Athanasie et de Henriville, comté de Rouville, et d'en former une municipalité scolaire séparée, dont les limites seront celles assignées à la dite nouvelle paroisse.

4. D'ériger les municipalités de Saint-Athanasie et de Henriville aussi en municipalités scolaires séparées, comprenant le reste de ce qui constituait les ci-devant municipalités de ces noms.

5. De séparer les lots Nos 1, 2 et 3, dans les 7e, 8e et 9e rangs de Jamestown, de la municipalité scolaire d'Ormstown, comté de Beauharnois, et de les adjoindre à la municipalité scolaire de Hinchinbrook.

6. De laisser subsister la municipalité scolaire d'Ormstown avec ses anciennes limites, moins ce qui en est distrait ci-haut.

7. De séparer la partie du township de Nelson qui fait actuellement partie de la municipalité scolaire d'Inverness, comté de Mégantic, et d'en former une municipalité scolaire séparée sous le dit nom.

8. D'ériger le reste de la municipalité scolaire d'Inverness en une municipalité séparée comprenant le reste de ce qui constituait la ci-devant municipalité de ce nom.

9. De séparer de la municipalité scolaire de Rimouski, comté de Rimouski, cette partie qui en a été distraite par la proclamation de Son Excellence, datée du 5 juillet dernier, pour les fins civiles, et de la réunir de la même manière à la municipalité scolaire de Sainte-Cécile.

10. De laisser aussi subsister d'ailleurs la municipalité de Rimouski telle qu'elle était ci-devant, moins la partie distraite ci-haut.

J. B. MENLEUR, S. E.

VARIÉTÉS.

L'Église au Nouveau-Mexique.

Le Catholic Telegraph de Cincinnati a publié une lettre de Mgr. Lamy, vicaire apostolique du Nouveau-Mexique, contenant des détails sur l'Église dans ce territoire. Il écrit de Santa-Fé, et se félicite de la réception qu'il a partout rencontrée. Le peuple de chaque ville, village ou rancho, venait en foule à sa rencontre; des arcs de triomphe étaient dressés sur les chemins; les feux d'artifice, la musique et les acclamations des fidèles témoignaient assez de la cordialité avec laquelle le prélat était accueilli. Parmi les escortes qui l'accompagnaient, Mgr Lamy a été surtout intéressé par la venue d'un clan entier d'indiens de la tribu des Pambisa, exécutant une variété d'évolutions inimitables, au grand galop de leurs chevaux, qui se divisaient par escadrons en se chargeant les uns les autres en simulant un combat en faisant feu de leurs mousquets.

Le vieux vicaire-général de Santa-Fé s'est rendu au devant de son Evêque à une distance de cent milles. Le 9 août, Mgr Lamy a fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale au milieu d'un concours immense, et pour se rendre à l'église, il eut à passer sous de nombreux arcs de verdure et à parcourir des rues où l'on avait planté le matin même, comme décoration, deux longues rangées de cèdres. Les maisons étaient toutes ornées à l'extérieur de tapis ou de tentures de soie en signe de réjouissance.

Tout ce que j'ai vu du Nouveau-Mexique dépasse mes espérances, ajoute le digne vicaire apostolique. Les Mexicains conservent le plus grand respect pour leur religion, quoique j'aie lieu de craindre qu'un grand nombre d'entre eux aient perdu la pratique. Dieu sait à qui en est la faute. Il y a ici quatre ministres protestants, tous chapelains des troupes. L'un d'eux, arrivé à Santa-Fé comme missionnaire, est venu me rendre visite. Je lui ai demandé poliment si aucun d'entre eux avait une congrégation dans la ville; il m'a répondu que non, et que pour sa part il s'était décidé à abandonner la prédication pour publier un journal dont il est éditeur. La population de Santa-Fé consiste en 5,000 Mexicains au moins et 300 Américains; la ville contient cinq églises et deux chapelles; quelques-unes sont belles et toutes possèdent de bons taireux, mais bien délabrés. Le territoire entier contient de 65 à 70 églises; on y compte seulement quinze prêtres. Je ne visiterai pas cette année la partie du nord du

Nouveau-Mexique, car dans quelques jours je pars avec le vieux vicaire général. Don "Urtiz, pour me rendre près de l'évêque de Durango, qui avait chargé de ce territoire avant que le Saint Siège l'érigât en vicariat apostolique. J'ai déjà parcouru 3,500 milles de chemin pour me rendre à un désert, mais des maisons majestueuses m'obligent d'entreprendre encore un voyage de 1,500 milles, en grande partie à travers un désert, et rendu très dangereux par le voisinage des Indiens. J'espère être de retour de Durango à Noël. Il y a dans ce territoire de des peuplades d'Indiens qui font beaucoup de mal. La plus puissante tribu est celle des Norajos, et le gouvernement envoie maintenant contre eux plusieurs compagnies de soldats pour mettre un terme à leurs déprédations. Plusieurs familles que j'ai visitées dans mon voyage m'ont dit qu'elles avaient perdu cette année, les uns 10,000 moutons, les autres des bestiaux, des chevaux, des mules, enlevés par ces Norajos.

Dimanche dernier j'ai dit la messe, et j'ai prêché en anglais et en espagnol. L'église est vaste, et j'avais plus de deux mille auditeurs. Pendant la messe, j'ai vu un chrême presque chaque jour en espagnol; au moins j'ai essayé de dire quelque chose, dans chaque église que j'ai visitée dans la belle langue castillane.

J'espère pouvoir assister l'année prochaine à un concile national de Baltimore, et je vous donnerai alors de plus grands détails sur l'état de la religion. Il y a de grands abus à corriger, c'est vrai; mais je pense qu'un bien immense peut être accompli au Nouveau-Mexique. Priez pour moi et pour la large troupe confiée à mes soins.

Ainsi l'Église des États-Unis commence la régénération religieuse du Nouveau-Mexique en même temps qu'elle travaille à celle du Texas et de la Californie. Ces trois provinces, d'origine espagnole, tombées au pouvoir de l'union américaine, voient les ruines du sanctuaire s'y relever lentement sans doute, mais évidemment pour ne pas crouler de nouveau.

RESTES DE LA DÉVOTION À LA SAINTE-VIERGE CHEZ LES PEUPLES DU CAUCASE.—Les peuples mahométans du Caucase conservent plusieurs cérémonies, quoique défigurées, du christianisme, qu'ils paraissent avoir professé dans les siècles précédents. Outre les fêtes nationales en rapport avec celles de Notre Seigneur, les fêtes de la sainte Vierge se sont conservées dans ces contrées au milieu de l'islamisme et même de l'indolatrie. Ainsi, certaines peuplades du Caucase célèbrent le 7 avril la fête de l'Annonciation, qu'on appelle Nigukhata ou don des fleurs fraîches. Ce jour-là, les filles et les jeunes femmes vont en groupes nombreux dans les champs ramasser des fleurs, et se les donnent en présent les unes aux autres. Quand on demande d'où vient cet usage, les vieillards répondent qu'ils viennent de leurs ancêtres, en mémoire de ce qu'une fleur fut présentée à la Vierge Marie par l'ange, le jour de l'Annonciation. Une autre fête de la sainte Vierge s'appelle Tgagrepik, c'est-à-dire fille de Dieu ou du Seigneur. Ce jour-là, chaque fille porte un petit bouquet à la maison de la prière, où on prépare un repas pour le peuple et où on se félicite mutuellement. Puis on commence un jeûne qui dure une semaine et se termine par une grande fête appelée Tagothiane, c'est-à-dire Mère de Dieu. Ce jour est célébré par le chant suivant, en l'honneur de la sainte Vierge: "O la Mère du grand Dieu! ô grande Marie! ô illustre Marie! l'or est ta parure, la lune ta couronne et le soleil ton vêtement!" Il y a beaucoup de semblables cantiques en l'honneur de la sainte Vierge que chantaient les Circassiens, et dont on retrouve les restes, que les Russes s'efforcent de conserver.

Nous n'avons à donner aujourd'hui qu'une demi-feuille à raison de la fête d'hier.

Décédés:

En cette ville, le 5, courant, subitement, d'apoplexie, M. Félix Gauvain, huissier, âgé d'environ 55 ans. En cette ville, le 5 à l'âge de 18 ans, 6 mois et 23 jours, Joseph Terrien, fils de M. Toussaint Terrien, forgeron.

ANNONCES.

HISTOIRE Religieuse, Politique et Littéraire de la COMPAGNIE DE JÉSUS, composée sur des documents inédits et authentiques par J. CRÉTINEAU JOLY. Ouvrage orné de PORTRAITS. 6 beaux Volumes in-12 pour QUINZE CHELINS.

En vente chez E. R. FABRE et Cie. Montréal, 9 décembre 1851.

CHARBON.

LA NOUVELLE COMPAGNIE DU GAZ de Montréal aura, durant cet hiver,

A VENDRE: CHARBON de première qualité, en gros morceaux, pour Grilles; — AUSSI: — CHARBON pour Forgerons de première et seconde qualité.

Bureau de la Nouvelle Compagnie du Gaz, Rue Gabriel, Griffintown.

COKE.

LA NOUVELLE COMPAGNIE DU GAZ de Montréal, durant cet hiver, DELIVRERA SON COKE, (convenable pour Poêles et Grilles) dans aucun endroit dans les limites de la cité, à

25 chelins par Chaldron. DES ORDRES ÉCRITS pourront être laissés au bureau de Poste ou dans la BOITE de la Compagnie du Gaz, au Medical Hall, Grande Rue St. Jacques. Bureau de la Nouvelle Compagnie du Gaz, Rue Gabriel, Griffintown. Montréal, 28 novembre 1851.